

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

NOUVELLE SÉRIE

Fondateur : Henri GOUHIER

Directeur : Jean-François COURTINE

AVENIR DE LA RAISON, DEVENIR DES RATIONALITÉS

Actes du xxix^e Congrès de l'Association des Sociétés
de Philosophie de Langue Française
(A.S.P.L.F.)
(Nice, 27 Août - 1^{er} Septembre 2002)

édités par

Ali BENMAKHLOUF et Jean-François LAVIGNE

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne, V^e

2004



QUI PENSE ABSTRAIT ?

Marie-Andrée RICARD

Vers 1807, Hegel écrivit un court texte pour le moins singulier. Sa forme, nullement systématique, s'apparente à une satire. En outre, ses rares commentateurs l'apprécièrent très diversement. Rosenkranz, par exemple, le qualifie de « produit curieux », voire « étrange ». Mélange de frivole et de sérieux, ce texte n'aurait été destiné selon lui qu'à amuser la bonne société berlinoise¹. Heidegger, en revanche, le proclame « la meilleure introduction à la philosophie de l'idéalisme allemand et à la philosophie en général, quand on l'envisage ... dans sa méthode de pensée »². Cette méthode, étonnamment attribuée à la philosophie, désigne la dialectique, soit la pensée où s'effectue le passage des déterminations opposées l'une dans l'autre et qui répugne à la pensée non philosophique. Pour le sens commun ou encore l'entendement sain en effet, il va de soi que quelque chose n'est que ce qu'il est et pas autre chose. Son effort consiste donc à tenir séparées les déterminations opposées. Pourtant la question se pose de savoir s'il s'agit ici de méthode, puisque l'exposé de Hegel n'est pas dialectique, ni ne porte thématiquement sur celle-ci. Au demeurant, la question n'est pas : « Qu'est-ce que la pensée abstraite ? », mais bien : « Qui pense abstrait ? » Mon objectif sera de montrer ici que cette personnalisation de la question de l'abstraction est fondamentale : le sens de l'abstraction ne se limite aucunement à l'aspect formel de la connaissance, mais il renvoie globalement à notre humanité et, plus précisément encore, à notre inhumanité. Que Hegel dirige son attention sur l'auteur de la pensée abstraite plutôt que sur la nature de celle-ci, indique déjà ce point de mire que nous pouvons qualifier d'éthique. En effet, c'est pour ne pas séparer abstraitement l'homme de sa pensée que Hegel personnifie la pensée abstraite à travers divers individus rencontrés sur la place du marché. Qui plus est, son propos s'ouvre d'emblée sur une mise en accusation :

Penser ? Penser de façon abstraite ? *Sauve qui peut !* J'entends déjà crier ainsi quelque traître, soudoyé par l'ennemi qui va clabaudant contre cet essai parce qu'il y sera question de métaphysique. Car *métaphysique* – tout comme *abstrait*, et même *penser* – est un mot devant lequel chacun, plus ou moins, prend la fuite comme devant un pestiféré (p. 746).

Ce questionnement sur la pensée abstraite s'inscrit clairement dans l'horizon du conflit qui oppose la Cité et le philosophe. Celui-ci est reconnu coupable de penser abstraitement et ce, du seul fait qu'il pense. Or, Hegel montrera qu'à l'inverse, le véritable coupable

1. Cf. Karl Rosenkranz, *Georg Wilhelm Friedrich Hegels Leben*, WBG, Darmstadt, 1977, p. 355-356. Cf. par ailleurs, Hegel, « Qui pense abstrait ? », dans *Mercure de France*, trad. de E. de Dampierre, décembre 1963. J'ai modifié la traduction au besoin.

2. Martin Heidegger, *Schelling, Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*, Paris, Gallimard, 1977, p. 141.

d'abstraction, c'est *l'homme du commun*, envisageant par là une posture spirituelle et non une catégorie socio-politique spécifique.

*

Demandons d'abord à cet homme du commun ce qu'il entend par pensée abstraite, puisqu'il initie lui-même le procès de la pensée. Cela s'avère toutefois inutile. À ces mots, ou bien il prendra la fuite, ou bien il refusera de répondre, sous prétexte que « [c]e qu'est penser, ce qu'est l'abstrait, l'on suppose dans la bonne société que tous les présents le savent... » (p. 747) À preuve, d'ailleurs, « ...c'est précisément parce que le beau monde sait fort bien ce qu'est l'abstraction qu'il s'enfuit à sa vue. Tout comme l'on ne désire pas ce que l'on ne connaît pas, on ne peut le détester. » (p. 746). Dégageons quelques éléments de ce tableau quasi socratique.

Nous ignorons toujours ce que c'est que penser abstraitement. Seul un mot, « métaphysique », livre quelque indice. Littéralement, métaphysique signifie ce qui est au-delà de l'expérience ou ce qui vient après. *Abstrait* désigne pour sa part ce qui est tiré de l'expérience, ce qui est éloigné d'elle. Partant, on peut dire que toute pensée se meut dans l'abstrait ou encore le métaphysique. Cela est d'autant plus vrai que la pensée opère nécessairement un tri parmi la multiplicité et la diversité de l'expérience, pour en extraire l'essentiel. La pensée, notamment philosophique, est-elle abstraite pour autant ?

Le sens commun le clame et réagit en conséquence : il s'en garde, voire s'y rapporte haineusement. Même si son savoir à propos de la pensée ne saurait découler de la pensée, il prétend néanmoins la connaître. Il élève par là une prétention de vérité, c'est-à-dire de conformité à la chose même que Hegel traduit en ces termes :

La bonne société ne pense pas abstrait, non parce que c'est trop facile, non parce que c'est trop vulgaire [...], non plus par cette affectation vaine, qui se met au-dessus de ce qui n'est pas en son pouvoir ; mais en raison de la médiocrité de la chose (p. 748).

L'homme du commun possède donc un savoir fondé sur l'expérience immédiate et se reflétant dans un mode de vie pratique. Bien que ce savoir ne franchisse pas le seuil du préjugé, son ancrage immédiat dans l'expérience le fait sans doute paraître éminemment concret. Or, à l'inverse, Hegel le déclare abstrait. Sa thèse maîtresse s'énonce comme suit : « Qui pense abstrait ? L'homme inculte, non pas l'homme cultivé » (p. 748).

La clé du problème de la pensée abstraite réside ainsi dans la culture. Bizarrement, Hegel se contente de donner des exemples de comportements certes présentés comme incultes, mais dont la pertinence ne ressort pas d'emblée, tant ils tombent en marge de ce qu'on entend couramment par culture. D'une part, il est évident que l'érudition ne préserve pas de l'abstraction ; d'autre part, nul besoin d'être érudit pour discerner qu'une peine de mort s'adresse à un meurtrier, pour vendre ou acheter des œufs, ou enfin pour savoir qui, du maître et de l'officier ou du domestique et du simple soldat, est le supérieur... Ce qui frappe plutôt, c'est le rapport de ces exemples à la violence. Hegel envisage-t-il la culture dans un horizon autre que théorique ?

L'examen de deux de ces exemples l'attestera bientôt ; l'on sait par ailleurs que la culture est fondamentalement pour Hegel un concept d'ordre pratique. Elle désigne la vie même du sujet humain, dans la mesure où celui-ci « ...n'est pas, de nature, ce qu'il doit

être »³. N'étant pas immédiatement identique à soi, l'être humain doit le devenir. La culture représente par conséquent cette médiation par où un individu dépasse sa particularité ou son immédiateté et entre du coup dans la dimension de l'universel. En tant que dimension constitutive du devenir humain, qui englobe toutes ses objectivations, Hegel élève la culture au rang d'un devoir, voire du *tout premier devoir envers soi*.

Du reste, la thèse de Hegel fait déjà signe vers cette signification pratique de la culture. Soutenir que l'homme inculte pense abstrait, c'est affirmer simultanément que même celui qui ne croit pas le faire, en réalité pense. Tout être humain en tant qu'être humain pense. Hegel le note ironiquement un peu plus tôt dans le texte :

Nous n'avons nullement en tête [...] de réconcilier la société avec ces choses [de la pensée...], nous n'exigeons pas d'elle qu'elle s'adonne à quelque difficile affaire, nous ne voulons pas lui faire la morale en lui expliquant que sa légèreté la conduirait à négliger quelque chose qui serait conforme au rang et à l'état d'un être doué de raison (p. 747).

Or, cette affirmation de l'universalité de la raison revêt un sens éminemment pratique. Car s'il est vrai que tout être humain pense, alors cela implique que l'homme inculte se trompe sur lui-même. En négligeant la pensée, c'est non seulement à penser abstraitement qu'il se condamne, mais plus fondamentalement encore à se tromper lui-même, à être séparé de soi. Bref, cet homme inculte pense abstrait parce qu'il est lui-même littéralement abstrait, c'est-à-dire éloigné de soi, divisé en soi-même. L'inculture devient ici synonyme d'abstraction, mieux, d'abstraction de soi. Et la violence constitue le symptôme de cette irréconciliation entre sa pensée et sa volonté, bref entre soi-même et sa propre humanité. Quiconque pense abstrait est un être aliéné.

*

Pour vérifier ce qui vient d'être dit, tournons-nous vers les exemples. Le premier présente un assassin qu'on mène à l'échafaud. Le peuple, des dames et un connaisseur d'hommes émettent trois points de vue différents à son propos. Le peuple juge que l'assassin « ... n'est rien d'autre qu'un assassin. » (p. 748) Les dames remarquent à leur tour « ... qu'il est bâti en force, qu'il est bel homme, qu'il est intéressant. » (p. 748) Le peuple « ... trouve cette remarque épouvantable. Quoi ? Beau, un assassin ? [...] C'est à croire que vous ne valez guère mieux. » (p. 748) Le connaisseur d'hommes, enfin, considère le chemin qui a conduit l'assassin jusque là (sa *Bildung*). Il trouve « ... dans son éducation, des relations familiales difficiles entre le père et la mère, un châtement excessif à la suite d'une peccadille de cet homme, rendu ainsi amer à l'égard de l'ordre social, un premier geste en retour contre cet ordre, geste qui l'en a expulsé et ne lui a laissé désormais d'autre possibilité qu'une existence fondée sur le crime. » (p. 748) Flairant qu'il tient l'assassin pour une victime, le peuple crie cette fois de plus à l'outrage.

Qui pense ici abstraitement ? Qui fait preuve d'inculture ? Hegel aurait pu répondre tous les trois, à des degrés divers, mais il incrimine le peuple :

C'est là ce qui s'appelle avoir la pensée abstraite : ne voir dans l'assassin rien d'autre que ce fait abstrait qu'il est un assassin et détruire en lui, à l'aide de cette simple qualité, tout le reste de son humanité (p. 749).

3. Hegel, *Propédeutique philosophique*, § 41.

Le peuple ne voit dans cet individu qu'un assassin. Il ne voit là que du concret, tandis qu'en réalité cette identité découle d'une double opération d'abstraction. La première consiste à *isoler* une détermination de cette totalité qu'est l'individu, en l'occurrence son acte coupable. La seconde consiste pour ainsi dire à *retotaliser* à rebours, soit à réduire l'individu à cette unique détermination, en éliminant toutes les autres. Les deux opérations se fondent alors intégralement dans le jugement négatif : cet assassin n'est qu'un assassin.

En insistant sur ce *ne... que*, Hegel marque autant le caractère unilatéral que dépréciatif de l'abstraction. Ses conséquences sont en effet inséparablement théoriques et pratiques. La plus importante, du point de vue théorique, est que la pensée abstraite laisse échapper la vérité. Non seulement elle ne s'attache pas à la chose même, ce qui exigerait d'elle qu'elle pense, mais surtout elle la fausse d'une double manière. D'une part, ainsi qu'on l'a vu, elle ne l'envisage qu'unilatéralement, qu'à la lumière d'une seule de ses déterminations. Mais c'est là son moindre défaut, car elle tend d'autre part à convertir la chose même en son contraire, en son autre. Soutenir, comme dans notre exemple, que cet homme n'est qu'un assassin, revient à affirmer qu'il n'a rien d'humain, qu'il est une sorte de bête fauve, à traiter comme telle. La conséquence pratique majeure de la pensée abstraite ressort par là même : elle est dépréciative, voire à la limite homicide. Elle exclut tout autre point de vue que le sien et tend, corrélativement, à éliminer toute différence au profit de sa propre identité. Ainsi, sous le regard du peuple, les dames et le connaisseur d'hommes revêtent-ils dangereusement eux aussi une teinte assassine.

Le second exemple manifeste encore plus clairement cette tendance identificatrice et destructrice de l'abstraction, tout en en offrant une légère variante. La scène débute par le reproche d'une servante à une marchande que ses œufs sont pourris. Cette dernière, incapable de faire la part des choses, s'abandonne à sa colère :

Quoi [...], pourris mes œufs ! Pourrie vous-même ! C'est vous qui venez me dire ça de mes œufs ! [...] Et votre père, les poux ne l'ont-ils pas bouffé sur la grand route ? Et votre mère, n'a-t-elle pas fichu le camp avec les Français ? Et votre grand-mère, morte à l'hospice ? Achetez-vous donc une chemise entière avec votre fichu pailleté ! On sait bien d'où il vient, son fichu, et son bonnet. S'il n'y avait pas les officiers, il y en a beaucoup maintenant qui ne seraient pas si astiquées (p. 750).

Je nous épargne le reste des injures pour passer directement au commentaire de Hegel :

Elle [la marchande] pense abstraitement et subsume celle-ci d'après le fichu, le bonnet, la chemise etc., ainsi que d'après les doigts et les autres parties du corps, d'après le père et toute la parenté totalement sous le crime d'avoir trouvé les œufs pourris. Tout en elle prend désormais la couleur des œufs pourris... (p. 750).

Alors que précédemment l'abstraction consistait à réduire l'individu à une seule de ses déterminations, ici à l'inverse, une détermination se voit totalisée au point d'englober toutes les autres. Autrement dit, au lieu de réduire le tout à une seule de ses parties, la partie, totalement extraite de son contexte, est généralisée comme le tout. Dans les deux cas l'abstraction donne lieu au même résultat, à savoir une identité unilatérale et dépréciatrice. Du dehors comme du dedans, de devant comme de derrière, la bonne ne vaut plus que des œufs pourris.

*

Nous ne pouvons nous attarder sur les autres exemples, entre autres celui du valet qui n'est pour l'homme du commun qu'un valet, ou encore celui du soldat qui n'est pour l'officier qu'un soldat, c'est-à-dire en définitive une canaille, à rouer de coups à perpétuité. Ce que tous ces exemples ont toutefois en commun, c'est d'illustrer le caractère fondamentalement déshumanisant de la pensée abstraite. De l'assassin à la fille prétendument légère en passant par le valet et le soldat, nul en effet ne possède plus rien d'humain. C'est pourquoi la violence ne suit jamais loin derrière l'abstraction.

Or Hegel ne se contente pas de décrire satiriquement cette violence. En remontant jusqu'à sa source, il en indique à la fois une possible issue. Il situe cette origine, ainsi que nous l'avons vu, dans une autre déshumanisation, à savoir le refus même de la pensée. On aurait tort de croire que ce refus n'a qu'une incidence partielle sur son auteur, comme s'il n'affectait qu'une partie de soi, avantageusement remplaçable par une autre partie, plus proche de soi telle le sentiment, le point de vue, la croyance etc. Hegel montre au contraire que cette amputation de la pensée correspond globalement à celle de sa propre humanité, de son véritable soi. La référence de l'abstraction à l'inculture vient le souligner. Car la culture n'est pas synonyme d'érudition ; elle consiste plutôt en ce mouvement d'élévation au-dessus sa particularité à travers lequel l'individu certes s'aliène, devient un autre, mais trouve aussi le chemin vers sa véritable humanité que Hegel, comme on sait, identifie à la liberté : être auprès de soi dans l'autre. Dans la mesure où l'individu se meut alors dans l'élément de l'universel, c'est-à-dire de ce qui nous est commun et accessible à tous, ce soi, pour préserver sa propre identité, n'a pas besoin d'être unilatéral, ni intolérant. Il n'est pas contraint, tel l'homme du commun, à absolutiser sa propre particularité et, corrélativement, à exclure, par la pensée ou par l'action, tout ce qui est autre, différent. Car au particulier s'oppose nécessairement toujours du particulier.

Nous n'avons donc pas le choix : refuser de s'abstraire de sa particularité, c'est se condamner au particularisme de la pensée abstraite et à sa pente identitaire pour la violence. Le seul moyen de s'en libérer n'est pas de fuir la culture qu'on a trop souvent tendance aujourd'hui à convertir en un point d'arrivée de tous les particularismes, qui forcément nous divisent. Il faut plutôt en réaffirmer avec Hegel l'obligation : la culture de soi est le tout premier devoir d'humanité.